

est une espèce d'oligarchie théocratique. Quand les chefs sont mécontents de l'Almamy, ils le forcent à se démettre, et lui donnent un successeur.

Il existe dans le Fouta-Toro une espèce de franc-maçonnerie dont le but n'a jamais été dévoilé; on ne parvient à y être admis qu'après avoir subi des épreuves. Les initiés remplissent dans les villages les fonctions de devins.

Les habits de M. Mollien étaient tombés en lambeaux; Boukari lui façonna un vêtement complet à la manière des nègres: cet habillement ample, en préservant mieux le voyageur de la chaleur du jour, le mettait moins en butte à la risée des nègres.

L'on s'était arrêté dans une prairie délicieuse où des arbres touffus entretenaient une fraîcheur constante; M. Mollien regrettait que la nature n'eût pas multiplié davantage ces grands végétaux en Afrique; cependant les habitans de Bokékillé lui dirent que ce lieu, qui lui paraissait si agréable, était très-dangereux, à cause du grand nombre de serpens que l'humidité y attirait. Ces reptiles sont d'une force et d'une grosseur prodigieuse, puisqu'ils dévorent les hommes et les bœufs: ils doivent être du genre du boa. M. Mollien vit plusieurs fusils couverts de leurs peaux.

Le Bondou souffrait de la disette; cependant

les Iolofs, habitans de ce pays, accueillirent amicalement M. Mollien; ils n'étaient pas importuns comme les Foulahs: moins civilisés que ceux-ci, ils semblent moins corrompus et plus humains. Le 19 mars on traversa un pays montagneux où l'on marcha long-temps sans voir d'habitations. On chemina ensuite dans des bois; puis l'on entra dans le Fouta-Diallon, après avoir quitté Maramasitta.

Les voyageurs marchaient avec une caravane de cinquante marchands foulahs, habitans du Fouta-Diallon, qui portaient sur leur tête, dans des paniers oblongs, du coton et des pagnes: ils avaient acheté ces choses dans le Bondou, en échange de poudre d'or, d'ânes, de bœufs et de chèvres.

A peine on était dans les bois situés sur les confins du Bondou et du Fouta-Toro, on entendit dans les herbes, sous les arbres, à deux cents pas de distance, le bruit d'une troupe d'éléphans. On ne se souciait pas de se rencontrer avec ces créatures colossales, et l'on hâta le pas. Dans plusieurs endroits les chemins étaient impraticables, à cause des larges trous que l'empreinte du pied de ces animaux y avait laissés.

Le 26 à midi, on avait à droite la route du Tenda, et à gauche celle du Dentilia. Des torrens nombreux interrompaient fréquemment la



marche de la caravane ; leurs rives , composées de roches ferrugineuses , étaient si escarpées qu'elles formaient de véritables précipices où l'on avait une peine infinie à faire descendre les ânes. Plus loin on entra dans un bois de bambous , dont la hauteur surpassait celle des plus grands arbres : c'était les premiers que l'on voyait.

On aperçut , à une grande distance dans le sud-est , les montagnes de Badou qui élevaient leurs sommets jusque dans les nues. Les fatigues de la caravane étaient incroyables , à cause de l'escarpement et de l'âpreté des rochers que l'on gravissait : l'on n'avancait qu'avec beaucoup de difficulté ; mais combien M. Mollien fut dédommagé de ses peines , lorsqu'il aperçut devant lui la Gambie. Les nègres lui donnent en cet endroit le nom de *Ba-Diman* ; sa largeur égalait celle de la Seine à Paris au pont des Arts ; ses bords , peu élevés , étaient roides ; une verdure charmante , sous ce climat brûlant , tapissait les plaines que ce fleuve traversait ; ses eaux limpides produisaient en roulant sur les rochers un bruit semblable à celui de la mer qui se brise sur ses rivages. Les voyageurs n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux , mais le lit du fleuve était rempli de cailloux aigus , de sorte que M. Mollien fut obligé d'y marcher avec ses souliers pour n'avoir pas ses pieds en sang.

Arrivés sur le territoire du Fouta-Diallon , les voyageurs gravirent sur de hautes montagnes. « Quelles tristes réflexions vinrent affliger mon esprit , s'écrie M. Mollien , lorsque du sommet de ces hauteurs je découvris une étendue considérable de pays entièrement hérissée de montagnes rocailleuses dont la crête se perdait dans les nuages , et que séparaient des précipices affreux ; partout l'image de la désolation ; quelques prairies , situées au pied de ces monts escarpés , rompaient çà et là cette triste uniformité. Le pays plat , où nous descendîmes ensuite , presque toujours inondé par les torrens qui descendent des montagnes , paraît fertile , car il est couvert d'une belle verdure : elle repose agréablement les yeux fatigués de la vue des montagnes arides. Le premier lieu habité par des humains qui s'offrit à nous fut Cacagné. Le chef de ce village nous reçut chez lui , et cette première marque d'hospitalité fut d'un heureux augure. »

La chaleur est étouffante dans cet endroit , parce que les montagnes qui l'entourent de tous côtés mettent obstacle à la libre circulation de l'air. M. Mollien passa la journée à composer des grisgris que les habitans venaient lui demander pour avoir des richesses aussi considérables que celles des blancs. Les uns le payaient avec du lait , les autres avec du miel. Il fut aussi consulté

pour savoir à quelle partie du corps il était le plus avantageux de les attacher. Boukari, de son côté, était très-occupé à la même besogne.

On voyagea ensuite dans un pays très-inégal. A Nibel, Ali, iman, ou chef du village, déclara que M. Mollien n'en partirait que lorsqu'on saurait positivement si le roi voulait le voir ou le renvoyer. Ce magistrat se laissa fléchir par un présent. Boubou, marchand d'esclaves, qui avait voyagé avec M. Mollien depuis Maramasitta, prit son parti en cette occasion, et ensuite lui promit de l'accompagner. Ali remit à M. Mollien une lettre de recommandation adressée aux anciens de Timbou, ville capitale du pays.

La route continuait à passer dans un pays très-inégal. Le 2 avril on vint coucher à Kanta, village situé au pied de la cime des monts Tangué ou Badou. Elle est si haute que, vue d'en bas, les arbres qui la couvraient ressemblaient à de grandes herbes. Leur sommet est surmonté d'un pic souvent enveloppé de nuages. Cette chaîne forme une barrière naturelle qui met le Fouta-Diallon à l'abri de ses ennemis du côté du nord. L'air était si froid sur le sommet du Tangué, que M. Mollien cherchait avec empressement un endroit exposé aux rayons du soleil pour s'y asseoir. Dans la saison des pluies, des nuées se rassemblent autour de ces cimes; le tonnerre ne cesse

de s'y faire entendre, et des déluges de pluies inondent les pays qui sont situés au-dessous.

Dans un vallon couvert d'arbres où l'on descendit ensuite, se trouve la source de la Coumba, qui jaillit du milieu de rochers de granit; après avoir serpenté au milieu des montagnes, cette rivière coule à l'ouest pour se joindre au Rio-Grande.

Depuis un certain temps, M. Mollien sentait sa santé s'affaiblir; les marches continuelles et pénibles qu'il était obligé de faire à pied, le changement de température et de nourriture, la privation absolue d'alimens auxquels l'estomac d'un Européen est accoutumé, avaient altéré ses forces; il s'en apercevait avec chagrin, cependant il ne perdait pas courage.

On arriva le 7 avril à Bandeïa, où demeurait Boubou; M. Mollien laissa chez ce nègre son cheval, qui était si exténué de fatigue qu'il n'avait plus la force de manger. Abdoul, chef du village, témoigna un vif intérêt à M. Mollien, et lui promit un guide. Des femmes qui arrivaient de tous les villages voisins, vinrent lui rendre visite. Avant d'entrer dans sa case, elles s'agenouillaient à sa porte, saluant les personnes qui se trouvaient dans l'intérieur; elles restaient là jusqu'à ce qu'il leur permit d'entrer: d'ailleurs elles ne voulaient s'asseoir que sur le sable. L'une d'elles lui donna

en paiement d'un grisgris une douzaine d'oranges.

Ali, le guide que M. Mollien avait pris à Bandedia, lui promit de le mener aux sources de la Gambie et du Rio-Grande. Le voyageur hâta sa marche le plus qu'il pouvait, car une immense colonne de sable, dont le sommet touchait aux nues, avait parcouru l'horizon dans la journée : c'était un indice infallible de l'arrivée prochaine des pluies, qui dans ces contrées intérieures durent six mois.

Le 12 avril, Ali, prenant un chemin détourné dans les monts Badet qui sont très-hauts, conduisit M. Mollien à un de leurs sommets ; il était entièrement découvert, de sorte que l'on apercevait distinctement en bas deux bouquets d'arbres ; l'un cachait les sources de la Gambie (*diman*), l'autre celles du Rio-Grande (*comba*). Il fallut prendre des précautions pour descendre jusque là, parce que si les habitans des villages voisins, se fussent doutés de l'intention du voyageur blanc de visiter ces sources, ils se fussent peut-être défaits de lui pour l'en empêcher, supposant qu'un pareil dessein ne pouvait être inspiré que par le désir de s'emparer du pays. L'inquiétude d'Ali, en marchant vers le bas de la montagne, était extrême. Enfin l'on arriva dans un beau vallon ; à droite et à gauche la vue se portait sur de petits villages, bâtis sur le pen-

chant des côteaux. Le sol était couvert d'herbes hautes et touffues, mais desséchées ; on n'y apercevait pas un seul caillou. M. Mollien entra d'abord dans le bouquet d'arbres antiques, qui couvre la source du Rio-Grande : il jaillit en bouillonnant du sein de la terre, et coule au nord-nord-est en coulant sur des rochers. Ali lui dit que dans la saison des pluies, deux ravines alors à sec creusées dans le côteau voisin, et dont l'extrémité aboutit à la source, y conduisaient deux torrens qui la grossissaient. A quelques lieues du point où il sort de terre, le Rio-Grande, changeant la direction de son cours, coule à l'ouest, mais il est déjà hors du vallon.

Marchant ensuite au sud-sud-ouest, dans la même prairie, Ali frappa tout à coup du pied, et le terrain retentit d'une manière effrayante. Ladessous, dit-il au voyageur, sont les réservoirs des deux rivières ; le bruit que tu entends vient de ce qu'ils sont vides. Après avoir parcouru treize-cents pas, M. Mollien pénétra dans le bois qui cachait la source de la Gambie, elle était alors comme l'autre peu abondante, elle coule de dessous une espèce de voûte et forme deux branches, dont l'une ne va qu'à peu de distance, l'autre se dirige au sud-sud-est. En sortant du bois, et même à six cents pas plus loin, elle n'a que trois pieds de largeur. Ces sources sont situées : savoir, celles

de la Gambie à $10^{\circ} 36'$ de latitude nord et $13^{\circ} 38'$ de longitude ouest, et celles du Rio-Grande à $10^{\circ} 37'$ nord et $13^{\circ} 58'$ ouest.

M. Mollien se hâta de rejoindre Boukari, qui l'attendait avec une impatience mêlée d'inquiétude; le vallon où sont les sources forme une espèce d'entonnoir, n'ayant d'autre issue que les gorges par lesquelles les rivières sortent. Les bois qui les couvrent sont respectés, parce que les nègres croient qu'ils sont habités par des esprits. Leur respect pour ces lieux va si loin, qu'ils se gardent bien d'y porter leurs pas.

De crainte d'éveiller les soupçons des habitans du voisinage, les voyageurs se hâtèrent de quitter le village où ils avaient fait halte, et marchant au sud, arrivèrent bientôt sur les bords de la Gambie. Ils traversèrent ensuite un pays bien cultivé, et le 14, arrivèrent à Lefoura, grand village. De là jusqu'à Timbo, la campagne est couverte d'orangers, de papaiers, et de bananiers.

Le 17, M. Mollien partit de Courbari avec l'intrépide Ali, pour les sources de la Falemé; elle est, comme celles de la Gambie et du Rio-Grande, dans un vallon en entonnoir, entre des montagnes qui renferment des mines de fer. La Falemé va au nord dans le Dentilia, sa source est à $10^{\circ} 14'$ nord et $13^{\circ} 20'$ ouest.

Ce fut le 20, que M. Mollien, après avoir passé

la Sama, qui se jette dans le Sénégal, aperçut Timbou, situé au pied d'une haute montagne. Il traversa une plaine immense, et entra dans cette ville par une allée de bananiers. Abdoulaï, simple marabout, qui gouvernait la capitale pendant l'absence du roi, donna ordre à un tisserand, esclave de ce prince, de loger les voyageurs. Ce vieillard refusa d'abord de les recevoir, à cause de la grande disette qui régna à Timbou; ensuite il consentit à leur donner asile, fort heureusement pour eux, car il plut à torrents. C'était le prélude de la saison des pluies.

Le lendemain, on vint annoncer aux voyageurs qu'ils ne pourraient partir de Timbou, qu'après le retour du roi, qui ne devait avoir lieu que dans vingt-cinq jours. C'était un ordre de rester six mois dans cette capitale, car durant la saison des pluies il est presque impossible de voyager dans un pays où les ruisseaux deviennent de larges rivières. M. Mollien, pour sortir d'embarras, alla chez Abdoulaï, qui lui demanda le sujet de son voyage. « Je suis venu pour saluer ton puissant roi, répondit M. Mollien, et lui offrir mon fusil en présent. » Il ajouta que le gouverneur de Saint-Louis, désirant que les sujets de ce monarque pussent donner plus d'activité à leurs liaisons avec l'établissement français, lui avait donné ordre de venir à Timbou; il finit par offrir deux mains de

papier au marabout. Celui-ci donna des éloges au but du voyage ; et vanta la magnificence du présent destiné au roi.

M. Mollien avait manifesté le désir de partir promptement , Abdoulaï lui fit don , au nom de ses concitoyens , de deux sacs de riz , et lui remit une lettre pour le gouverneur du Sénégal. M. Mollien partit le 22.

Timbou peut contenir 9,000 âmes. On y voit une grande mosquée et trois forts , dans l'un desquels se trouve le palais du roi. Ce sont cinq grandes cases régulièrement bâties ; les fortifications sont en terre et tombent en ruines ; en plusieurs endroits on y a percé des meurtrières. Une partie de la population était absente avec le roi. Les habitans sont riches. Les femmes ont des manilles en argent , de larges boucles d'oreille en or , et sont vêtues en pagnes de Guinée, ce qui est l'indice d'un grand luxe chez les Africains. Timbou est une ville de guerre , et par conséquent peu commerçante. Les cases sont bâties avec goût ; les cours sont plantées de bananiers et de papayers. Les femmes , comme toutes celles des villes , sont très-hardies ; sans cesse elles importunent les étrangers de leurs demandes , ou bien les tourmentent par leurs plaisanteries.

On a conservé à Timbou le souvenir du voyage de Watt et Winterbottom ; on dit à M. Mollien

que ces deux Anglais étaient arrivés déguisés en scherifs.

Après son départ de Timbou , M. Mollien s'occupa de réaliser son projet de visiter la source du Sénégal. Il fit route à l'ouest. Le 26 avril , ayant traversé une plaine fertile arrosée par ce fleuve , il le passa , ensuite il gravit sur une montagne très-escarpée. Arrivé avec ses compagnons à une certaine hauteur , Ali montra sur la gauche un bouquet d'arbres touffus. M. Mollien y parvint en se laissant glisser avec Boukari le long de la montagne ; étant entré dans le bois , il traversa le Sénégal , dont la largeur pouvait être de quatre pieds ; il le remonta , et aperçut l'un au-dessus de l'autre , deux bassins d'où l'eau sortait en bouillonnant , et plus haut un troisième qui n'était qu'humide , de même que la rigole qui aboutissait au bassin placé immédiatement au-dessous. Ces trois sources sont situées vers le milieu du flanc de la montagne , à 10° 6' nord , et 15° 39' ouest. Pendant la saison des pluies , deux grandes mares qui se trouvent à égale distance au-dessus de la source supérieure , lui apportent le tribut de leurs eaux par deux canaux profonds. Le Sénégal , appelé Ba-Léo (fleuve noir) en foulah , Bafing qui a la même signification en mandingue , Foura , (le fleuve) , coule d'abord du nord au sud , passe

à peu de distance au sud de Timbou , et se dirige ensuite à l'ouest.

Les lieux que les voyageurs avaient parcourus en allant à Timbou , avaient bien changé d'aspect depuis la chute des pluies. Tout le pays plat était inondé ; ils n'avançaient qu'à pas lents , étant obligés de porter leurs provisions sur leurs épaules.

Le 30 avril Ali quitta M. Mollien , que cette séparation chagrina beaucoup , car ni lui ni Boukari ne connaissaient les chemins. M. Mollien eut beaucoup de peine à trouver de nouveaux guides. Enfin le 2 mai il atteignit Bandeïa. Deux jours après , un coup de tonnerre annonça l'arrivée des grandes pluies ; on apercevait dans l'est comme un brouillard épais qui dérobaient la vue des plus hautes montagnes. « L'orage s'approchait , dit le voyageur , la masse d'eau qui s'avancait , poussée par le courant d'air , était prodigieuse ; mais sa marche était lente. J'eus l'effrayant spectacle d'un déluge , des torrens de pluie tombaient de toutes parts. La grêle vint augmenter l'horreur de cette scène ; elle faisait pousser par sa chute des gémissemens aux bestiaux qui ne savaient où se réfugier ; en un instant la terre fut couverte d'eau. L'humidité causée par ces nappes d'eau qui se succèdent , presque sans interruption pendant six mois , est le plus grand obstacle qui s'oppose aux

progrès des Européens en Afrique , par les maladies qu'elle développe chez eux. »

Le désir de vendre son cheval et la nécessité de se procurer un guide , obligeaient M. Mollien de séjourner à Bandeïa. L'ennui que produisit chez lui ce séjour forcé , joint à l'humidité excessive de sa case , lui donna un violent accès de fièvre , qui en peu de jours , fut suivi d'une dyssenterie. Jamais il ne s'était trouvé si mal ; il écrivit ses dernières volontés. Boukari fondant en larmes , lui prodiguait les soins les plus affectueux et l'exhortait à prendre courage. Les nègres lui apportaient des médicamens à leur manière , plus remarquables par leur bizarrerie que par leur efficacité. Au moment où il se croyait près d'échapper à ses maux , Boubou , le nègre chez lequel il logeait , essaya de l'empoisonner , et poussa la scélératesse jusqu'à défendre de lui rien donner à manger ; l'avidité le poussait à commettre ce crime ; il voulait s'approprier le bagage de son hôte.

Une négresse bienfaisante méprisa les menaces de Boubou , et chaque jour partagea son modeste repas avec les deux voyageurs. Boubou tenta même d'assassiner M. Mollien qui n'eut plus d'autre moyen de sauver sa vie , que d'abandonner un lieu si funeste. Il partit donc de Bandeïa , le 6 juin , sous la conduite d'Ali qu'il avait de nouveau engagé par la promesse d'une forte récompense ; sa